Nouvelle-Orléans, 1er Janvier 1900.

Livraison 1ère. 7e SERIE. Tome I

COMPTES-RENDUS

—DE—

L'Athénée Louisianais,

PARAISSANT TOUS LES DEUX MOIS.

SOMMAIRE.

Pour l'Abonnement s'adresser au Secrétaire, P. O. Box 725.

Prix de l'Abonnement, $1.50 par An, payable d'avance.
Le Numéro, 25 Cents,
Chez l'Imprimeur, 406 rue de Chartres.

NOUVELLE-ORLEANS :
IMPRIMERIE FRANCO-AMERICAINE, 406, RUE DE CHARTRES

1900.

Nouvelle-Orléans, 1er Janvier 1900.

COMPTES-RENDUS
DE
L'ATHÉNÉE LOUISIANAIS.

ATHÉNÉE LOUISIANAIS

La Société fondée sous ce nom a pour objet :

1o. De perpétuer la langue française en Louisiane ;

2o. De s'occuper de travaux scientifiques, littéraires, artistiques, et de les protéger ;

3o. De s'organiser en Association d'Assistance Mutuelle.

Nous croyons devoir porter à la connaissance de nos lecteurs et des personnes qui désirent adresser des manuscrits à l'Athénée, les dispositions ci-dessous des règlements de notre Société :

1. Toute personne étrangère à l'Athénée, désirant lui communiquer un travail digne de l'intéresser, en demande l'autorisation au Président, ou à un comité nommé à cet effet.

2. L'Athénée, dans ses travaux scientifiques et littéraires, ne s'occupe de politique ou de religion que d'une manière générale et subsidiaire.

3. Chaque membre ayant le droit d'exprimer librement sa pensée, doit en être responsable, et signera de son nom propre toutes les communications adressées à l'Athénée.

4. Les opinions émises dans les dissertations qui seront présentées à l'Athénée doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et notre Société n'entend leur donner aucune approbation ou improbation.

Séance du 10 Novembre 1899.

PRÉSIDENCE DE M. ALCÉE FORTIER.

Membres présents : MM. Gaston Doussan, Juge Jos. A. Breaux, Charles T. Soniat, Gustave V. Soniat et Bussière Rouen.

La démission de M. le Juge Georges H. Théard, comme membre actif, est lue et est acceptée avec regret.

M. Gaston Doussan annonce qu'il lira, à la prochaine réunion, un article de lui, intitulé : "Abraham Lincoln."

La parole est donnée à M. Gustave V. Soniat qui lit un très intéressant travail sur l'influence des éléments sur l'agriculture en Louisiane.

A dix heures l'ajournement est prononcé.

Séance du 15 Décembre 1899.

PRÉSIDENCE DE M. ALCÉE FORTIER.

Membres présents: MM. Gaston Doussan, Juge Emile Rost, Charles T. Soniat, Gustave V. Soniat et Bussière Rouen.

Ouverture de la séance à huit heures.

M. Albert Métin, professeur agrégé de l'Université de France, invité, assiste à la séance.

La parole est donnée à M. Gaston Doussan qui donne lecture de son article sur "Abraham Lincoln," lequel montre avec quel soin l'auteur a étudié le caractère de cet homme remarquable.

L'Athénée reprend la discussion du projet de faire venir, en 1900, M. Henri de Régnier, pour donner des conférences à la Nouvelle-Orléans, et, sur motion de M. Charles T. Soniat, M. le Juge Rost est ajouté au comité chargé de ces conférences.

De plus, plein pouvoir est donné au comité.

A dix heures l'ajournement est prononcé.

PROGRAMME.

CONCOURS DE 1899.

L'Athénée propose le sujet suivant aux personnes qui désirent prendre part au concours de cette année :

CHARLES GAYARRÉ ET SES ŒUVRES.

Les manuscrits seront reçus jusqu'au 1er mars 1900 inclusivement.

L'auteur du manuscrit qui aura été jugé le meilleur, recevra une médaille d'or et un prix de cinquante dollars en espèces.

L'Athénée, s'il le juge utile, accordera une seconde médaille.

Toute personne résidant en Louisiane est invitée à concourir.

Les manuscrits devront être écrits aussi lisiblement que possible, sur papier écolier réglé, avec une marge, et seulement sur le recto et les lignes. Ils ne devront pas dépasser 25 pages.

Chaque manuscrit sera remis sans nom d'auteur, mais portant une épigraphe ou devise qui sera reproduite sur une enveloppe cachetée dans laquelle l'auteur aura écrit son nom et son adresse.

Le comité nommé pour examiner les manuscrits, ouvre seulement l'enveloppe contenant le nom du concurrent qui a mérité le prix pour s'assurer qu'il est dans les conditions du concours.

Le comité pourra accorder des mentions honorables, s'il le juge convenable.

Tout manuscrit couronné sera publié dans le journal de l'Athénée.

La présentation des prix se fera dans une séance publique. On réunira, pour la circonstance, tous les éléments d'une fête littéraire et artistique.

Le nom du lauréat ou de la lauréate sera proclamé après la lecture du manuscrit qui aura obtenu le prix.

Les devises des concurrents à qui des mentions honorables auront été accordées, seront lues devant le public.

Les candidats devront se soumettre strictement aux dispositions du programme.

Les manuscrits dans aucun cas ne seront rendus.

Tout candidat qui fera connaître sa devise sera mis hors de concours.

Toute personne qui aura obtenu la médaille, ne pourra plus concourir.

Les manuscrits seront adressés au Sécrétaire.

Le Secrétaire perpétuel,
BUS. ROUEN, P. O. Box 725, Nouvelle Orléans.

De l'Influence des éléments sur l'Agriculture en Louisiane.

Messieurs :

Les écrivains et les poètes de tous les pays ont chanté parfois la louange des terrains fertiles; il serait donc permis à un enfant de la belle Louisiane de dire et d'affirmer qu'aucune terre ne peut lui être comparable en fertilité. Les plaines verdoyantes qu'arrose le vieux Méchacébé font l'admiration des étrangers, lorsqu'ils contemplent la rapidité du développement de la plante et le rendement excessif des récoltes ; tout y vient à merveille : le coton, le riz, le maïs, la canne à sucre, et les fruits délicieux.

L'agriculteur dans ce paradis terrestre devrait vivre sans ennuis et sans soucis, — mais détrompons-nous, les tracas, les peines et les chagrins viennent sans cesse tourmenter ses jours ; la pluie ou le sec, les orages ou les vents destructeurs, les chaleurs intenses ou les froids glacials, — sont les objets de ses pensées quotidiennes, et ses cauchemars du soir.

Tout n'est point couleur de rose en ce monde : à côté de la richesse se trouve la pauvreté, — à côté du bonheur se trouve le malheur.

L'agriculteur n'est rien s'il n'est philosophe ; la nature pour lui a des charmes qu'elle cache aux autres humains. Lui qui dépend entièrement des saisons et des œuvres de la nature, croit qu'il n'est d'effets sans causes ; tout pour lui à une raison d'être, — c'est pourquoi, lui, plus que toutes les autres créatures, croit à un Créateur, et qu'il est religieux ; il vit, il respire et il n'est entouré que

de mystères, — pourquoi, donc, ne devrait-il pas être mystique ? En vain essaye-t-il de découvrir les secrets de la nature,—tout ne reste et ne restera pour lui qu'une énigme ; il sait, néanmoins, que la plante, afin de croître avec rapidité, demande une lumière bienfaisante, une chaleur modérée et une humidité constante. Ces trois éléments sont vraiment indispensables au règne végétal, —car à quoi bon un sol chimiquement fertile, s'il n'est arrosé de temps à autres par les rosées du matin et les pluies du ciel ? A quoi bon les pluies abondantes, si le germe de la plante n'est animé, réchauffé et ressuscité de son état léthargique par les rayons d'un soleil bienfaiteur ? Et à quoi bon tout ceci si la douce lumière, qui nous fait apprécier les différentes nuances des plantes, est absente ?

Le rôle que jouent ces trois éléments dans la nature a longtemps été un sujet de discussion parmi les savants ; il est reconnu, néanmoins, que la fonction de la lumière est de donner à la plante le principe de verdure ; c'est grâce à l'action de cet élément que l'oxygène, contenu dans l'acide carbonique, qui a été absorbé de l'atmosphère par les feuilles, se trouve libéré, et que le carbone y reste afin de former le bois, la glucose, et ensuite les sucs.

La science reconnaît aujourd'hui qu'une lumière artificielle peut produire une influence plus ou moins prononcée sur le développement de certaines plantes. Pourquoi donc ridiculiser le pauvre fermier qui prétend qu'il faut planter certains légumes à certaines phases de la lune ? Lui sait, par expérience, qu'il faut plus de lumière à certaines époques du développement de la plante, qu'à d'autres, et c'est pourquoi il veut que la plante profite du peu de lumière que donne cet astre bienveillant,— et, quoi qu'en disent les savants (ignorants ?), le pauvre fermier pourrait bien avoir scientifiquement raison.

La chaleur vivifie la plante, réchauffe les branches, les tiges et les feuilles, et agit, grâce à l'attraction capillaire, comme le feu de la lampe, qui fait monter l'huile afin d'alimenter la flamme; l'humidité contenue dans le sol remonte, et la sève emporte avec elle dans sa course ascendante les sels et les minéraux qui donnent à la plante une partie de sa substance, et qui, en se combinant avec le carbone et autres ingrédients provenant de l'air atmosphérique, produisent les différentes espèces de bois, de sucs et de fruits, selon les différentes combinaisons chimiques qui se sont produites par l'action de la lumière, de la chaleur, de l'eau et de l'air.

L'humidité est absolument nécessaire surtout pour les plantes légumineuses, car elles se composent généralement de plus de 80 pour cent d'eau; il est, donc, indubitable que l'eau joue un grand rôle dans la vie végetale; il est reconnu qu'il y a des plantes qui se développent dans six semaines; si, donc, elles souffrent du sec pendant trois semaines,— ou pendant la moitié de leur existence, — elles manquent de sève, elles dépérissent et ne peuvent profiter aussi bien que celles qui jouissent d'une humidité constante.

L'agriculteur qui veut réussir doit, autant que possible, maintenir une relation équitable entre ces trois éléments; l'excès ou la diminution de l'un ou de l'autre peut produire des suites funestes. Il est donc nécessaire à l'agriculteur de pouvoir prédire les saisons; s'il doit faire sec, il doit savoir s'il faut arroser ou irriguer; s'il doit faire humide, il doit savoir s'il faut égoutter; s'il se trompe, la plante souffre, soit d'un excès ou d'un manque d'humidité, et le pauvre fermier doit en subir les conséquences.

Grâce aux observations météréologiques publiées par le Bureau de Washington et de notre ville, l'agriculteur sait souvent, aujourd'hui, plusieurs jours d'avance, le

temps qu'il doit faire ; le télégraphe et le téléphone dépassant de vitesse la tempête la plus rapide, lui annoncent la direction du vent et la force des orages. Il est donc facile de comprendre comment l'observateur à la Nouvelle-Orléans est tenu au courant des changements du temps ; on lui annonce l'arrivée du vent, de la pluie ou de la glace, tel que vous ordonnez, en voyageant dans un tramway rapide, votre déjeuner ou votre dîner dans une ville où vous arrivez une ou deux heures après.

Mais il arrive bien souvent que l'observateur se trompe, car quelquefois le vent est détourné de sa direction primitive par des causes contraires. Un vent, par exemple, qui souffle parfois avec vitesse à la Nouvelle-Orléans du sud au nord, avant d'arriver à une centaine de milles, se trouve détourné par un vent venant de l'ouest au nord-est, et avant d'avoir traversé une autre centaine de milles, la tempête qui soufflait avec une force terrible au nord-est, tourne vers l'est ; il est donc nécessaire à l'observateur vraiment scientifique, de connaître les causes en avant et en arrière de la tempête ; il doit prendre en considération la pression atmosphérique et la température, la direction et la force du vent, le degré d'humidité ou de sécheresse contenu dans l'atmosphère, etc. Mais bien souvent lui-même se trompe, car des causes imprévues surviennent ; le vent dans sa motion circulaire cause parfois un tel vide sur la surface de la terre, que l'air glacial, qui se trouve incessamment au-dessus de nos têtes, descend rapidement vers la terre, condense les vapeurs humides qui flottent dans l'atmosphère, et nous donnent alors des pluies abondantes, qui amortissent quelquefois la force du vent jusqu'à ce qu'il s'épuise dans sa fureur.

Il arrive, encore, qu'une vaste étendue de pays, avec laquelle l'observateur n'est pas en communication directe,

est réchauffée par un soleil trop ardent; l'air alors étant dilaté par la chaleur est chassé de ce milieu, il rencontre parfois une autre colonne d'air qui arrive presque à angle droit, et le choc produit un tourbillon qui fait que la tempête retourne presque sur elle-même avec une augmentation de force qui produit la destruction et la désolation dans sa course.

Le bureau de météréologie joue, néanmoins, un rôle important dans l'agriculture. L'annonce de la glace fait souvent le planteur sucrier mettre ses cannes à l'abri; fait le cultivateur des oranges protéger ses arbres, et cueillir ses pommes d'or, et fait le fermier couvrir ses plantes et ses légumes les plus tendres; combien de fois le rizier, prévenu de la tempête et des pluies abondantes, déploie toutes ses forces afin de hâter la moisson; il sauve, ainsi, des endroits bas les gerbes de riz les plus exposées aux intempéries des saisons.

Il est inutile pour moi de vous donner d'autres exemples de ce que peut faire la connaisance future du temps; il suffit de vous dire que l'agriculteur qui peut même prédire le temps une journée d'avance, réussira bien mieux que celui qui plante et qui récolte au hasard; c'est pourquoi ceux qui se trouvent aux environs des villes, ou même des bureaux télégraphiques, ont un avantage immense sur ceux qui se trouvent dans l'intérieur.

Le vrai fermier, cependant, ne doit pas se fier entièrement aux observations météréologiques du bureau central, car malheureusemant l'observateur du gouvernement n'est pas infaillible; l'agriculteur doit être lui-même observateur et doit, à la rigueur, pouvoir prédire le temps de son chef; il doit savoir que le vent n'est autre chose que l'air qui est mis en motion; que la grande force motrice est un soleil ardent, et que la nature abhorre

le vide ; il sait, donc, qu'après deux ou trois jours de calme arrivent des vents plus ou moins violents. Les avant-coureurs des tempêtes sont généralement : — un ciel ondulé et des nuages clairsemés en forme de vagues ; puis des nuages un peu plus épais qui voyagent avec rapidité ; après arrivent des nuages bas et épais chargés d'humidité; l'agriculteur voit alors des oiseaux de mer, tels que les goëlands et les frégates, s'aventurer sur la terre; le baromètre baisse ; son œil exercé voit la fumée noire des manufactures ou des paquebots baisser, et même toucher la terre, et il sent l'odeur du charbon brûlé contenu dans cette fumée ; il entend distinctement depuis la veille les cloches et les sifflets lointains, et, s'il habite sur les rives du Mississipi, il entend parler, même à voix ordinaire, d'un bord à l'autre de ce fleuve — car l'air, à l'approche des orages devient bon conducteur du son, grâce a l'humidité alors toujours présente, et au calme, l'avant-coureur des tempêtes et des vents destructeurs. Les cors des pieds deviennent très sensibles, et certaines personnes sujettes aux rhumatismes ressentent des douleurs atroces, car soit à cause du surplus d'électricité dans l'air, soit à cause des coups d'air ou plutôt soit à cause de la légèreté de l'air atmosphérique, le sang veineux et le sang artériel, qui circulent sans cesse en nous, ne peuvent maintenir leur équillibre ; car, comme vous devez bien le savoir, le sang arrive sans cesse au cœur pour recevoir l'air des poumons ; le sang veineux perd son excès de carbone en se combinant avec l'oxygène pour former l'acide carbonique qui est répandu dans l'atmosphère : — il est donc évident que si l'atmosphère est tellement raréfiée ou légère qu'elle ne contient pas la proportion d'oxygène voulue afin d'enlever du sang veineux son excès de carbone, la conséquence est que le système a trop de combustible et en souffre : nous éprou-

vons, alors, un sentiment de lourdeur, des douleurs, des maux de tête et même, bien souvent, de la fièvre, selon notre tempérament.

Les indices de la pluie ne manquent pas: plusieurs jours avant les orages le ciel est très étoilé,— car l'air raréfié offre peu d'obstacle à la vue, et à cause de son excès d'humidité, il agit comme un ver grossissant. Vous, qui êtes matineux, avez dû remarquer parfois, que le soleil, à son lever, est d'une grosseur immense; cela est dû au pouvoir grossissant de l'air humide, tel que vous voyez augmenter la grosseur de vos doigts au travers de votre verre d'eau; à la veille de certaines pluies, une auréole se forme autour de la lune; le sel de cuisine devient humide; les allumettes chimiques s'allument avec difficulté; l'extérieur d'un verre d'eau glacé, ou les murs refroidis, ruissellent; les toiles d'araignées détachées des arbres et des prairies par l'humidité, sont emportées çà et là par le vent; les mouches envahissent les maisons afin de se mettre à l'abri; et vous entendez le coassement des grenouilles, qui ont l'air d'invoquer le dieu de la pluie.

Lorsque vous verrez tous ces signes, vous saurez que la pluie est proche, que l'atmosphère est surchargée d'humidité et qu'il ne faudra qu'une baisse dans la température pour condenser les vapeurs flottantes et les précipiter en forme de pluie sur la terre.

Il ne faut pas croire néanmoins que tous ces signes sont les précurseurs de chaque pluie,—il suffit s'il y a concurrence de quelques indices; les indices de l'été et de l'hiver ne sont point identiques,—il n'y a que l'œil exercé du fermier observateur qui peut savoir à quels signes se fier en différentes saisons: ainsi, il sait qu'en hiver trois gelées blanches ou trois jours de froid sont généralement suivis d'une pluie, et la raison en est bien simple: l'air

chaud provenant du golfe du Mexique étant plus léger que l'air froid, remonte à de grandes hauteurs et les particules d'humidité qu'il contient se trouvent condensées dès qu'elles arrivent en contact avec la colonne froide qui a occasionné les gelées ou la glace.

La pluie, donc, est produite par le contact d'un air chaud chargé d'humidité qui se trouve condensée par une colonne froide ; c'est pourquoi il est si difficile de produire une pluie artificielle, car il faudrait pouvoir faire sur une grande échelle ce que vous voyez s'accomplir presque tous les jours à l'extérieur de votre verre d'eau glacée ; il faudrait pouvoir, en d'autres termes, refroidir l'air à volonté, afin qu'il puisse condenser les vapeurs flottantes ; vous direz, peut-être, que ceci n'est pas pratique, mais l'histoire démontre que certains pays jadis bien fertiles sont devenus stériles, pour la raison que les forêts ont été détruites et les étangs égouttés ; il ne suffit, donc, pour rétablir l'état primitif des pluies abondantes que de planter des arbres et de retenir les eaux qui s'égouttent parfois avec trop de rapidité.

Il est un fait indubitable que dans les déserts il ne pleut jamais, pour la raison que l'air sec et chaud, qui y remonte, absorbe l'humidité avant qu'elle puisse se condenser et arriver à la terre en forme de pluie ; per contra, l'eau attire l'eau, pour la raison bien simple que sa surface est généralement plus froide que l'air, et que les vapeurs chaudes contenues dans l'atmosphère se condensent en arrivant dans leur voisinage, et produisent alors les brouillards, qui en s'élevant s'unissent avec d'autres particules d'humidité, et forment les nuages. Un pays tel que la Louisiane étant environné de lacs, de cours d'eau, d'étangs, et de prairies généralement recouvertes d'eau, souffre rarement du sec, car les statistiques démontrent que nous avons de 60 à 70 pouces

d'eau qui tombent par année ; ceci serait plus que suffisant pour toutes nos récoltes, si nous pouvions régler la quantité à volonté, — mais, malheureusement, les pluies arrivent parfois en abondance, et parfois elles manquent complètement. La question est de savoir comment pouvoir régulariser ce fluide? Ceci, naturellement, est un problème à résoudre, mais, néanmoins, j'ai vu certaines habitations sucrières situées sur le Mississipi souffrir pendant des années du sec, au printemps, et dès qu'elles ont été transformées en habitations rizières, devenir immédiatement des terres favorisées par la pluie. Il est aussi à remarquer que les habitations situées dans les anses que forment ce fleuve sont bien plus sujettes aux pluies que celles qui forment les pointes, et la raison en est celle-ci : c'est que les premières sont généralement environnées d'eau en avant, par le fleuve, et en arrière par les prairies et les lacs ; il est donc certain que ces habitations étant environnées d'humidité ont beaucoup plus de chances pour recevoir les faveurs de la pluie que celles qui sont plus éloignées de ce centre.

Le planteur aussi, quoi qu'en dise la Science, croit avec le Maréchal Bujeau, que la lune influence les saisons—et peut-être n'a-t-il pas trop tort, car, comme vous devez bien le savoir, elle exerce une influence bien déterminée sur la hausse et la baisse des marées ; si la marée est haute, et conséquemment si les prairies sont recouvertes d'eau, il est indubitable que le soleil frappant plus de superficies évapore plus d'eau et conséquemment il y a beaucoup plus d'humidité dans l'atmosphère, ainsi les chances de la pluie augmentent, et une colonne d'air légèrement froide passant sur une étendue d'eau d'une température modérée, peut produire la condensation, lorsqu'il faudrait une colonne d'air beaucoup plus froide sur la terre relativement chaude, pour produire la même condensation.

Ainsi donc, mes amis, ne nous moquons jamais du pauvre fermier, qui voit ce que d'autres ne voient pas; il entend ce que d'autres n'entendent pas,— car ses sens habitués à être sans cesse exercés deviennent plus aptes à répondre aux impressions journalières et il tire des conséquences justes de ses observations, qui trop souvent sont portées au ridicule par des hommes de lettres qui veulent faire étalage de leur science et de leur savoir, mais qui réellement connaissent moins la nature que le plus petit enfant des forêts.

G. V. SONIAT.

ABRAHAM LINCOLN.

Que de tristes souvenirs, après trente-huit ans écoulés, de la plus terrible, de la plus sanglante, de la plus désastreuse de toutes les guerres civiles, ce nom n'évoque-t-il pas dans l'esprit de ceux qui ont souffert, qui ont pleuré, qui ont gémi, sur les malheurs effroyables qui se sont abattus, comme un cyclone de fer et de feu, sur cette terre infortunée qu'on appelle le Sud des Etats-Unis d'Amérique.

Que de larmes de sang, que de désespoirs, que d'hécatombes humaines il a fallu pour réaliser l'idéal de cet homme qui semblait être l'incarnation du maintien de l'Union, et l'apôtre de l'émancipation des esclaves.

Quelles que soient encore nos souffrances, après tant d'années écoulées, souffrances d'autant plus terribles, d'autant plus amères et humiliantes qu'elles ont été causées par l'abaissement de notre orgueil, par la ruine de notre pays, et par la mort implacable qui est venue prendre la vie des meilleurs fils du Sud, en dispersant

leurs cadavres depuis les confins de la Virginie Orientale jusqu'aux bords du Mississippi; malgré tout, dis-je, ce qui a été souffert et enduré, malgré tout ce que nous souffrons et endurons encore, malgré notre orgueil humilié, abaissé, foulé aux pieds; faisons un retour sur nous-mêmes et osons regarder en face le passé, en examinant la conduite et le caractère de celui qui semble avoir été l'incarnation des deux grands principes qui ont triomphé: "le Maintien de l'Union et l'Emancipation des Esclaves."

L'histoire impartiale et juste, basée sur les droits imprescriptibles et sacrés des nations, la véritable histoire philosophique qui nous apprend à juger les événements et les hommes, non pas dans un but égoïste et particulier, mais dans un but philanthropique, en déterminant rigoureusement quelle est la somme de bien ou de mal qui peut découler de ces événements, dans l'intérêt général des peuples, nous indique aussi clairement que pour être justes, que pour être conséquents avec nous-mêmes, nous devons juger les faits historiques suivant leur importance relative, et pour le plus grand bien de l'humanité, c'est-à-dire d'une manière équitable, impartiale, absolue.

Abraham Lincoln semblait être prédestiné à une œuvre colossale. Doué d'une honnêteté irréprochable, d'un caractère juste, inflexible et sévère, d'un jugement précis, d'une loyauté à toute épreuve, et d'une intelligence supérieure, cet homme qui n'avait reçu qu'une éducation plus qu'élémentaire pendant six mois, dans une pauvre petite école de village, était le fils de ses propres œuvres. Travailleur infatigable, il était parvenu à un degré supérieur d'instruction. Marchand, arpenteur, homme de loi, il avait eu lui un idéal, s'élever de plus en plus dans l'esprit et l'estime de ses concitoyens, en gagnant leurs suffrages, par une honnêteté à toute épreuve, par un grand talent oratoire, et par les immenses services rendus

à son parti, posant ainsi la pierre angulaire de sa carrière politique qui devait aboutir à la première magistrature du pays.

Avant de juger les actes de son administration, il est absolument indispensable de faire connaître et apprécier quelques paroles de ses beaux discours prononcés pendant son trajet de Springfield, Ill., à Washington, discours tous frappés du cachet du plus pur patiotisme, de la justice et de la raison.

Le 14 février 1861, à Steubenville, où il passait se rendant à Washington pour y être inauguré, il prononça ces quelques paroles: "Je crains bien que la grande confiance placée en mon habileté ne soit pas fondée. Je crois bien qu'elle ne l'est pas. Entouré de grandes difficultés comme je le suis je ferai tout ce qui est en mon pouvoir pour en triompher, si je suis soutenu par Dieu et le peuple américain. Je crois que le dévouement à la Constitution est aussi grand des deux côtés du fleuve. C'est la manière différente de l'interpréter qui est la cause de toutes les difficultés. La seule question en litige est celle-ci: —Quels sont leurs droits? Si la majorité ne gouverne pas, qui sera le juge? Où peut-on trouver ce juge? Nous devons tous être soumis à la majorité du peuple américain — sinon la minorité doit gouverner. Est-ce que cela serait équitable et généreux? Assurément non!

Dans son discours d'inauguration prononcé à Washington le 4 mars 1861, nous remarquons ces sages paroles, que nous citerons, non seulement pour démontrer ses hautes vues comme chef de l'Etat, mais encore son impartialité que l'esprit de parti ne souilla jamais.

"Mes concitoyens, les uns comme les autres, pensez d'une manière calme et réfléchie à cet important sujet (celui de la Sécession). Rien de valeur ne saurait être

perdu en prenant le temps voulu. S'il était admis que ceux qui sont mécontents avaient le droit pour eux, il n'y aurait encore aucune raison de se presser; l'Intelligence, le Patriotisme, le Christianisme, et surtout une ferme confiance dans Celui qui n'a jamais oublié cette terre favorisée, sont encore capables de réconcillier de la meilleure manière toutes nos difficultés présentes.

" Dans vos mains, mes compatriotes mécontents, et non pas dans les miennes se trouve l'issue fatale de la guerre civile. Le gouvernement ne vous attaquera pas.

" Vous ne pouvez pas avoir de conflit sans être les agresseurs. Vous n'avez pas de serment enregistré dans le ciel pour détruire le gouvernement quand j'aurai, moi, le serment le plus solennel, pour le conserver, le protéger et le défendre.

" Nous ne sommes pas des ennemis mais des amis. Nous ne devons pas être ennemis. Quoique l'esprit de parti ait pu froisser notre amitié, il ne doit pas briser les liens qui nous unissent."

Ce qui caractérise Lincoln dans tous les actes de son administration, c'est ce sentiment inné chez lui de l'Américanisme, dont certains esprits, malvenus, lui ont fait un reproche. Pourrait-on trop aimer son pays? Pourrait-on être trop patriote? Pourrait-on être trop Américain et Unioniste dans un moment où la destinée des Etats-Unis ne tenait qu'à un fil? Tous ses actes sont guidés par un patriotisme éclairé, qui lui fait toujours sonder l'opinion publique avant d'agir de sa propre initiative. Il sait se soumettre aux lois, et aussi inflexible qu'elles il ne se hâtera jamais dans ses proclamations présidentielles d'ordonner une mesure importante sans avoir l'assentiment du pays et des chambres.

Sa fermeté inexorable ne l'abandonne jamais, et l'impatience publique demandant une plus grande activité,

et par-dessus tout de plus grands résultats militaires de la part de McClellan, Lincoln lui écrivit, le 9 avril 1862, une lettre de remontrances, dans laquelle il lui disait: "Il est de nécessité absolue que vous frappiez un coup.. Le pays ne manquera pas de remarquer, il remarque déjà, que votre hésitation de marcher sur une position retranchée, n'est que l'histoire répétée de Manassas — Vous devez agir." (" *You must act.*")

Le 22 septembre 1862, Lincoln publia une des plus importantes proclamations qui soient jamais sorties de la plume d'un des présidents des Etats-Unis. Elle retentit comme un coup de foudre dans le monde entier, et comme un glas funèbre sur toute l'étendue de la Confédération. La libération de millions d'esclaves sans aucune espèce de compensation, était, tout simplement, la ruine du Sud. Si l'histoire impartiale, admet la justice inflexible, impitoyable, d'une mesure aussi draconienne, en faveur de l'humanité, elle devra regretter aussi, qu'une compensation, qui certes n'aurait pas coûté la dixième partie de la plus terrible des guerres civiles, ne soit venue au début, régler définitivement ce qui le fut plus tard: par d'immenses hécatombes humaines, par la ruine, par le meurtre, par l'incendie, par la désolation et la mort.

La voix de Lincoln ne fut pas plus écoutée que celles des grands patriotes qui voulurent s'interposer en faisant adopter un système de compensations. Le sort en était jeté, et il fallait que la liberté de millions de malheureux fût rachetée par la ruine et par le sang des malheureux Etats du Sud......

Lincoln était doué des qualités qui distinguent au plus haut degré un chef d'Etat, placé dans des circonstances exceptionnelles, et sans lesquelles il n'aurait jamais pu traverser la terrible époque qu'on appelle la "Guerre de la Sécession." Pendant les moments les plus terribles,

quand le Nord semblait perdre tout espoir de vaincre ; quand les armées fédérales battues, refoulées, mises en déroute par Lee, Jackson, Beauregard, jonchaient de leurs cadavres les plaines ensanglantées de la Virginie, en abandonnant leurs canons, leurs drapeaux et des milliers d'hommes entre les mains des Confédérés : lui calme, froid, impassible, opposait à leurs victoires des levées en masse, parfaitement armées et équipées, qui rejetaient vers le Sud, après de sanglantes batailles, les armées décimées et battues des Lee, des Jackson et des Hood.

Ce n'est que par la puissance formidable de l'or, qui est le nerf de la guerre, par des levées en masse, par quelques généraux habiles, et surtout par la haute direction et le génie d'un Lincoln que le Nord put vaincre le Sud. Il n'y a pas à douter que le maintien de l'Union, l'émancipation des esclaves, furent en partie l'ouvrage de ce grand homme, et nous, les vaincus du Sud, tout en regrettant le manque de justice et d'impartialité dont les Etats du Nord firent preuve, nous admettrons que Lincoln fut un de ceux qui auraient eu cette justice et impartialité, tout en accomplissant le but, l'idéal de sa vie, l'affranchissement des noirs et le maintien de l'Union des Etats-Unis d'Amérique.

GASTON DOUSSAN.

Deux Lettres du Capitaine Aubry,

PLUS TARD GOUVERNEUR DE LA LOUISIANE.

(Voir les Comptes-Rendus de l'Athénée Louisianais du 1er Juillet 1897.)

Ces lettres ont été achetées pour M. René de Kerallain, de Quimper, France, en vente publique, à l'Hôtel Drouot, de Paris, le 20 janvier 1899, par l'intermédiaire de l'expert, M. Noël Charavay. Elles ont dû faire partie d'une collection publique, et portent encore les numéros d'inventaire.

N. B.—Je tiens ces copies de M. R. de Kerallain.

DR. G. DEVRON.

---

de la Nouvelle York le 8 Novembre 1759.

Monsieur
et tres cher frère, à mon arrivée du fort du quesne aux illinois, j'ay receu la lettre que vous aviés donné à M. de Fontenelle pour me remettre. J'y ay vu avec le plus grand plaisir, que Madame Aubry et vous, gouissies d'une parfaite santé, la naissance de vostre petite fille m'a comblé de joie, je prie la Seigneur qu'il vous la conserve.

J'ay esté extremement sensible, à l'indifférence, et j'ose mesme dire ingratitude de Md de Blavré à vostre égard, possesseur d'une fortune considérable, il me paroist qu'il auroit bien pu accorder ce qu'il devoit a des parens éloignés avec la reconnaissance qu'il devoit avoir en mesme tems pour toutes les attentions et soins que vous avés pris de lui dans les dernières années de sa vie, il ne

l'a pas fait Dieu en soit loué et il ne m'appartient point de juger.

Que de voiages de dangers, de peines et de traverses j'ay éprouvé depuis que je ne vous ay vu, je prie le Seigneur de pouvoir me faire la grâce de vous les raconter un jour.

J'espère que vous aurés esté informé des succés que j'ay eu la dernière campaigne, en rescompense celle cy est bien différente, et j'y ay esprouvé les plus grands revers, la seule date de ma lettre ne vous surprendra pas peu; les circonstances et le lieu ou je suis, ne me permettent pas de vous faire un long détail de mes aventures. Je vous dirai seulement que je suis parti cette année au mois d'Avril des Illinois pour aller avec un grand nombre de françois et de sauvages, porter des secours et rafraischissemens au fort Maschaut placé sur la fameuse rivière Ohio et distant des Illinois des Cinq cent lieues. J'y suis arrivé à bon port dans les commencemens de Juillet, et aussytost j'en suis parti pour aller a cent lieues de la au secours de Niagara assiégé par une armée Angloise. Selon les ordres que j'en avois receu, j'ay tout tenté et hasardé pour tascher de sauver une place aussy importante. Je me flatte mesme que j'aurois réussi dans mon entreprise si je neusse esté abandonné et trahi par cinq cent sauvages dans le tems que je fesois les plus grands efforts pour me faire jour au milieu des Anglois pour entrer dans le fort, et que mes affaires prenoient un train favorable. Après un evenement aussy peu attendu il auroit fallu un mirâcle pour obtenir la victoire, et nous ne méritons pas que Dieu en fasse toujours en nostre faveur.

Nous voiant exposés à une perte certaine, nous nous sommes battus en désesperés jusqu'à la fin; j'avois desja receu un coup de fusil qui m'avoit affleuré la tempe droite

mais comme c'estoit peu de choses, cela ne m'empeschoit pas d'agir, j'en receus un alors au costé droit de la teste, qui m'estourdit tellement que j'en fus renversé comme mort.

Peu de tems après un sauvage des ennemis venant pour me rachever, n'ayant plus rien dans mon fusil ni mesme la force de me deffendre, par le sang que j'avois perdu, je lui fis entendre que si il vouloit m'aider je pourrais encore aller au quartier des Anglois. Dieu touscha le cœur du barbare qui après m'avoir depouillé me remit à deux grenadiers anglois qui me garantirent tant qu'ils purent de la fureur des autres sauvages ennemis qui voulaient me rachever et me donnerent deux coups de casse teste sur l'espaule, qui m'auroient renversé mort si ils m'avoient donné sur la teste, ils me présentèrent enfin au Général Anglois qui a eu pour moy tous les esgards possibles aussy bien que Mss. ses officiers, j'ay esté longtemps en grand danger l'os de ma teste ayant esté offensé, je suis cependant guéri présentement mais il me reste de grands maux de teste qui augmentant considérablement dans les changemens de tems me font craindre que les suites n'en soient funestes, ma seule consolation dans mon malheur est que je n'ay rien à me reprocher, ayant exécuté de point en point les ordres que j'ay receu, à l'esgard du succès nous n'en sommes pas les maitres il despend de Dieu seul.

Depuis vingt ans que je sers j'ay sacrifié toute ma fortune au service du Roy et il ne me reste plus rien présentement qu'une très mauvaise santé provenant des fatigues de mes Campaignes, et de mes blessures. Il y a desjà un an que le gouverneur du Canada a demandé au Ministre la croix de St. Louis pour moy. Le gouverneur de la Louisiane m'a escrit qu'il avoit fait la mesme demande de sorte que je ne sai par qu'elle costé elle me sera arrivée.

J'attends avec la plus grande impatience la paix Dieu veuille nous l'accorder bientost et avoir pitié des malheurs du genre humain. Si j'ay le bonheur de pouvoir retourner en France ou à la Colonie par la paix ou une eschange je soliciteray alors ma retraite, et je me flatte qu'attendu mes services les peines que je me suis donné et les blessures que j'ay receu l'on m'en donnera une honorable et suffisante pour pouvoir vivre en France avec le peu que j'y ay, si malheureusement l'on me la refusait je me verois alors obligé de rester toujours à la Louisiane et je serois privé du bonheur de passer ma vie avec vous, de telle facon que les affaires tournent j'iray toujours en France pour avoir le plaisir de vous y voir et de vous y dire un éternel adieu, au cas que l'on ne me donnait pas ce que je me flatte de mériter.

Adieu mon cher frère priés Dieu pour moy et ressouvenés vous quelquefois de celui qui sera toute sa vie avec l'amitié la plus grande votre très humble et très obéissant serviteur et affectionné frère.

J'embrasse Madame Aubry je la prie de se ressouvenir toujours de moy.

J'embrasse ma sœur de tout mon cœur aussy bien que M. doutrement et leurs chers enfans je prie Dieu qu'il me fait la grâce de les revoir encore.

J'embrasse Després et tous vos amis.

Monsieur

et très cher frère, vous ne sériés pas peu surpris de voir que je vous escris de la Nouvelle York si vous n'aviés esté prévenu à ce que je pense du désastre qui m'est arrivé, en marchant au secours de Niagara.

Il seroit assés inutile à ce que je crois de vous respeter l'histoire de mes malheurs. Mais comme il pourroit arriver que vous n'en auriéz point eu nouvelle, je vous diray en bref que je suis parti en cinquante neuf des Illinois pour aller porter aux fort Maschaut qui est à quatre cent lieues de Illinois des vivres et des munitions, a mon arrivée à ce fort j'y receus nouvelle que Niagara distant du fort Maschaut de quatre vingt lieues estoit assiégé par les Anglois. Aussitost je rassemblay le plus de monde que je pus soit en françois et en sauvages et je marchay avec près de douze cent hommes pour le secourir. Le vingt quatre de Juillet j'arrivay en présence des ennemis après de huit heures du matin et je me flatte que si je n'eus esté abandonné par cinq cent de mes sauvages et une partie de mes miliciens que j'aurois pénétré jusqu'au fort malgré nos ennemis qui estoient bien plus fort que moy, tous mes soldats se sont fait tuer plutost que de m'abandonner, les ennemis ont perdu autant de monde que moy malgré l'abandon de mes sauvages, enfin Messieurs les officiers de mon destachement étant presque tous tués ou blessés moy mesme ayant receu un grand coup de fusil à la teste dont je suis toujours malade la déroute s'est mise parmi mes gens. Tout ce qu'il y a de certain c'est que nous avons conservé nostre honneur

jusqu'au dernier moment les sauvages Anglois vouloient me metre en pièces les grenadiers Anglois s'y sont opposés et m'ont mené avec bien de la peine à leur camp. Je n'ay que lieu de me louer intimement de nos ennemis qui m'ont toujours parfaitement bien traité. — Mais la captivité la plus douce est toujours bien affligeante, j'espère enfin qu'avec la grace de Dieu je vais m'en tirer par une exchange dont on nous flatte tous les jours. Voilà mon cher frère l'abrégé de mes malheurs, ce qui me console est que je n'ay rien à me reprocher et que tous nos généraux m'ont rendu justice. A l'esgard du succès nous n'en sommes pas les maitres il despend de Dieu seul. Je viens d'esprouver une terrible maladie qui a manqué de me mettre au tombeau.

Dieu mercy je me porte mieux présentement. J'attends la paix avec la plus grande impatience ou au moins mon exchange, je prie de tout mon cœur le seigneur de me faire la grâce de vous revoir encore. Aussy bien que la chère Madame Aubry que je n'oublieray jamais. Dieu vous conserve vostre petite fille, que j'auray de plaisir de vous voir. Hélas je n'ose presque pas penser à vous ny à Madame Aubry et nostre chère famille que je ne pleure.

A la Nouvelle York ce 3 Sept. 1760. — Aubry.

J'embrasse de tout mon cœur Després et Monsieur ses frères.

Une Fête Civique en 1753.

Voicy l'esquese d'un feu dartifice que lon vient dexecuter ces jours passés pour la convalescence de Monseigneur Le Dauphin (29 Avril 1753.)

Monsieur Kerleres, gouverneur, ayant regallé plus de 200 personnes des plus distinguées dans la ville et aux environs a un souppé magnifique ou l'on voyoit des tables couvertes d'une infinitez de mets (et ornez de tous ce qui fut capable de hausser la magnificence d'un repas) rengez entre les colonnes de deux galleries qui furent ornez de feuillages, entrelacées de rozes et autres fleures; en façon de guirlandes ou de vignes qui rempoit autour des eschellons dans un gout exquis, plus de 100 Dames richement habillées d'ont lassemblée auroit fait honneur a des villes les plus policées et les plus oppulentes del Europpe ajouta encore un nouveau lustre a ce repas.

Apres avoir bue a la santez du Roy et de Monseigneur Le Dauphin et de plusieurs autres, a la decharge des canons sur la place vers les onze heures du soir, l'assemblée se rendit au feux dartifice, la Marquise de Vaudreuil et Madame Kerleres l'aluma par les deux bouts en mesme temps par le moyen de deux pigeons qui y porter le feu a plus de cent pas apres que deux lezards ou salimandres en eurent fait sortir plus de mille serpentaux et autres artifices préparéez a ce dessein.

Lartifice une fois allumez continua par des fuzées volantes, pots a feux, caises d'artiffice et soleils et autres artifices diversifiez pour lespace dune heure avec beaucoup de satisfaction a tous les assistans.

Ces examples et plusieurs autres que je pensois reciter font bien voir que le bon gout et la politesse et lopulence

Reigne bien mieux dans la Colonie que dans les villes dans l'intérieurs du Royaume tant soit peu esloignez de Paris ; les Colonies sont proprement les rejettons de Paris et toutte si y raporte a limitation de cette capitale comme jai marqué ailleurs.

Si au commencement pendant quelques années on a patti et souffert touttes les incommoditéz aussi naturellement accompagnez a defreschir un nouveau payis avec le temps et des travaux tout changé pour le meilleur.

Pendant plusieurs années, avant que le payis fut un peu desfrichez on se servoit de voiture par eaux (sic) si on alloit tant soit peu esloignez de la ville, ou a pied par des sentiers couppée dans les cannes et dans le bois, mais dabord que lon eut desfrichez et ouvert des chemins on se servoit de chevaux.

Vers 1730 on fit une chaise a deux chevaux, Monsieur de Bienville aporta avec lui une autre de france en 1733; Depui ce temps l'on a porté de France et de l'Havanne, ou on en a fait faire icy plusieurs particulierement depuis 1748 de sorte que présentement presque tous les habitans aisez ont une chaise ou calesche a deux chevaux, et on voit a la porte de l'Eglise et du gouverneur dans les grandes festes une assemblée de chaises comme a Paris des carosses aux portes de la commedie on de l'opera, quoique non pas en si grand nombre, pour des carosses a quatre chevaux et des berlins nous n'en avons pas encore beaucoup mais il y en a ; et sans doute on ne tardera guerre d'années pour en voir bien davantage.

Note.—M. Chevallier de Morand fit faire la première.

L'opulence (il est acroire) croitra avec les travaux de la colonie. Si on gagne du bien c'est pour sen servir dans la colonie et non pas pour faire des avances (?) pour les porter ailleurs. La bonté du climat exite ces habitans d'y passer leurs vies en étant garanties du cottez de la santé aussi

bien icy qu'en aucune province d'Europpe, et bien autrement que dans les autres isles de La Merique, comme l'on verra dans la suite de ces Lettres.

Dernières Pages du Manuscrit d'un Anglais ayant habité la Louisiane de 1719 à 1753.

Apostille. Depuis 2 ou trois ans un portugais qui avoit travaillez a des differentes mines pendant 16 ans au Brazil est montez aux Illinois et a visité les environs a plus de 500 lieues plus haut sur le fleuve. Il m'a assurée que ce pays est aussi remplies de mines que le Brazil tant que Dor, Dargent et de Cuivre et qu'il aurait trouvé mesme de lor dans le sable du fleuve qu'il a fondue et présenté à Monsieur de Veaudreil notre gouverneur un petit morceaux gros comme le bout de mon doit, il est charmé de ce pays il a achetez une habitation et va incessament retournez pour sestablirent dont ses veues principals sont les mines dont il senteste ; si ce portugais ne sexagere pas il y a de laparence que ce pais fournira de Lor et de L'argent sans avoir besoin den cherchez chez les Espagnols lorsque lon sauroit pourvu de força pour faire de pareils Entreprises.

Apostille. Je vous a promise de vous instruire de la reussitte de la mine de cuivre que lon alloit decouvrir à 300 lieues audessus des Illinois. Cette entreprise a manquez le guide qui devoit montrez la mines cest evadé en chemin a cause de quelques mauvais traittemens a ce que lon prétend en routte.

Avertissement.

Voilà tout ce je peut présentement avoir le loisir de mettre au nette il me reste encore des brouillons de plusieurs autres lettres dans le mesme gout particulierement.

Sçavoir

4 Lettres ecrittes en Anglais en 1719, 1720 et 1723 qui contiennent une relations de mes voyages depuis Paris a la fin de lannee 1718 jusqu'a ce que je me suis establie proche de la Nouvelle-Orléans en 1722.

Sçavoir

1 ° Ou se trouve mon depart de la Rochelle en 1719 avec une concession de 40 ouvriers, 40 tonnaux d'effets et 20000 (?) ff. de lettres de Credit sur la Compagnie dont jettois interessé et en fut le Directeur.

2 ° Ils se trouve une Rélation détaillée de là prise et reprise de Pensacole, le siege de Masàcre (ji estoit présent) et la reprise de Pensacole la 2e fois par Monsieur Champlin en 1719.

3 ° La Description du Cap Pénsacole, Massacre, La Nouvelle Orléans, Les Natchez et l'Estat de lEstablissement de la Colonie alors.

4 ° La descriptions de la Riviere et villages des Ouachitas ou javois bastis un petit fort et fait faire plusieurs maisons pour Blancs et Negres une grange un magazin une forge et ji ai occupée une lieue en quarré de la plus belle terre et le plus agréable canton dans cette colonie du moins a 100 lieues de la mer ou je fis deux recoltes en 1721 et 1722 en Ris et Maillez et Tabac qui y venoit en perfection. Je fus obligé d'abandonner cette establissement en 1723 faute de secours de la Compagnie- pour y soûtenir.

5° Autre lettre ecrite en Anglais en 1733 ou se trouve l'histoire de ces sauvages qui se saûverent du fort des Ouachitas particulierement dune parti de ces sauvages qui se rangèrent aupres du fort des Natchez en 1731 dont 28 furent tuez dans le corp de gardes de ce fort et 6 de bruslez en ma présence par les ordres de Monsieur Le Baron de Cresney alors commandant de ce fort.

6° Autre lettre ou se trouve un despouillemens de mes journaux du temps de 3 ans de suitte reduits en plusieurs tables

Sçavoir

1ère. Table de pluies et de beaux temps ou se voit a coup dœuil le temps qui sest fait de jour en jour de ces trois années.

2e. Table des gellez blanches de ces trois années ?

3e. Montant et descendant du fleuve de trois années, La force de son courant dans les differentes hauteurs et ses marées.

4e. Table La hauteur perpendiculaire de chutte des pluies pour une année entière.

Avec mes observations sur ces Tables et sur le Climat.

7°. Autre Lettre en 1750 ou je donne une explication plus estendue de mon sistême de lorigine des Sauvages et Nêgres.

8°. Autre Lettre escrite 1752 ou je marque mon sentiment du Golf de Mexique ou je fais voir que le lieu ou est presentement la Nouvelle Orléans fut il y a 1000 ans beaucoup plus escartées de la mer qu'il n'est aujourd'hui et quavant 1000 ans d'icy la Nouvelle Orléans deviendra un port de mer sil ne se trouve engloutie auparavant par les eaux du Golf, cela paroitrois sans doute avoir l'air dun Paradoxe dans la persuation ou on est du contraire, car je sais que lon croit ordinairement

que cest nos terres qui gagne sur le Golf de Mexique et je l'ai crue de même, mais en faisant plus d'attention (et aidée de quelques marques) je me persuade présentement du contraire et que c'est le Golf de Mexique qui rentre et gagne sur nous.

Jadjoute quelques observations sur les ouvrages du Père Charlevoy qui regarde cette colonie ou je releve quelques meprise de sa part.

Touttes ces lettres ne furent ecrittes que dans les temps desrobées (les soirs et les matins) entre mes aûtres occuppations et je n'avois gardées que des Brouillons imparfaits que javois entassées les uns sur les autres et mis de costez croyant trouver par las suitte un peu plus de loisir pour les mettre aux nets, mais jusqua present je me trouve egallement occupée comme auparavant; lorsque je pourrois avoir plus de loisir je tacherez dachever celle qui me restent dont jai icy une pettite note an extrait.